

L'Archevêque arrive à la Nouvelle-Orléans.

Il y reçoit l'accueil le plus flatteur.

Le "Te Deum" est chanté à l'église Métropolitaine.

La manifestation qu'avaient organisée les Catholiques de notre ville pour recevoir dignement l'Archevêque Blenk, que le Saint-Siège a nommé pour remplir la vacance causée par la mort, l'an dernier, de l'Archevêque Chappelin, au lieu dimanche et n'a pas manqué d'éclat.

Seul quelques imperfections attribuables à l'inexpérience des organisateurs de la fête, — car fête il y a vraiment eu, — tous les détails du programme ont été exécutés à la satisfaction générale; et le nouveau prélat est aujourd'hui installé au milieu de son peuple prêt à élargir de ses vertus la vaste et fertile Champagne qui lui a confié le chef de l'Église.

Monsieur Blenk, entre dans l'exercice de son haut mandat, de ses responsabilités fonctions, dans les conditions les meilleures; il est aimé de ce clergé qui l'accueille avec faveur son élévation à la première prélature du diocèse, et qui attendait sa venue; les laïques, eux aussi, le saluent avec les sentiments les plus chrétiens; et son diocèse est dans une situation prospère. Il est jeune, instruit, éclairé, zélé, fervent et sa piété est grande. La Providence n'a-t-elle pas bordé de buissons fleurissants la voie de cet être privilégié? Le Ciel ne lui promet-il pas des lendemains nombreux et un apostolat heureux.

servir en toutes choses et prêt à travailler aidé de vos conseils. En mon nom et au nom de tous les prêtres, je vous salue la bienvenue.

L'homme de cœur à qui s'adressaient ces paroles bien bénies, ému, les écoutait avec cette modestie qui paraît être sa qualité dominante; car elles étaient profondément, car elles étaient l'expression de sentiments vrais, venant d'un vieillard digne de tous les respects.



Mgr JOHN ST. PAUL.

Quand les applaudissements soulevés par la courtoise et affectueuse allocution du père Massardier se turent, le juge John St. Paul, au nom des laïques, prit la parole et dit:

— Lorsqu'il y a quelque temps il fut au Tout-Puissant de ravir à notre affection le prélat bien-aimé, votre prédécesseur distingué, ce fut l'universel espoir que le Saint-Siège nous enverrait pour le remplacer un prélat qui non seulement connaîtrait et comprendrait notre peuple; mais encore s'imposerait à son estime, à son respect. Cet espoir s'est réalisé, nous le reconnaissons tous; et c'est avec des vœux débordants de reconnaissance que nous remercions Celui qui dans sa bonté, a voulu qu'il en fut ainsi.

Élévé au milieu de nous, connu du plus humble d'entre nous, depuis votre plus jeune enfance, jusqu'à ce jour, nous vous réclamons comme un des nôtres et sentons que la haute dignité et les honneurs qui vous sont confiés, jettent de leur reflet sur nous.

Il faut reconnaître à notre peuple une qualité qui lui fait honneur: il est toujours heureux de rendre hommage aux talents, aux vertus des sages.

En vous, Monsieur, nous voyons une personnalité digne de notre vénération.

Les honneurs qui s'attachent aux épiscopats des laïques dans les voies étrangères, ne leur sont jamais translatés, et il n'est pas rare qu'on les doive à la fortune bien plus qu'à leur mérite.

Mais il en est autrement dans l'Église; ses honneurs ne vont qu'à ceux qui après des années d'un labeur constant, d'une piété édifiante, d'une humilité éprouvée en sont devenus dignes; et quand ils s'y attachent, les motifs et ne les désirent nullement.

La grandeur de ces honneurs seule est impénétrable; de toutes les dignités du monde, ce sont les seules qui seront reconnues à l'heure de la résurrection. Vraiment, ces honneurs n'appartiennent pas à ce monde mais nous viennent d'en haut et apportent en eux le témoignage de la sagesse et de la perfection divine de l'œuvre de Dieu.

C'est, pénétré d'un sentiment de respectueuse admiration, que nous nous présentons devant vous, sentiment que rien au monde ne pourrait nous inspirer;

vous manquera... Mais... nous n'en sommes point encore là, mon enfant.

— Je vis et tant que je vivrai, j'entends que j'aie recouru qu'il me soit. Combien vous faut-il? Marie-Thérèse balbutia en chahutant.

— En silence, Adalbert écrivait sur une feuille de papier, puis il prit son carnet de chèques et demanda.

— Êtes-vous pressée? En ce cas, vous pourriez envoyer Jeanne Brémont toucher ce chèque à la banque Alvarez, rue Le Pelletier. Avec une voiture, ce sera vite fait.

— Shou, j'irai moi-même à la banque en vous quittant et vous enverrai l'argent demain.

— Faites comme vous jugerez bon monsieur, vous n'en sommes pas à quelques heures près.

qu'en aucun langage on ne saurait exprimer, mais que le cœur peut ressentir. Promenez vos regards sur les personnes qui vous entourent, sur leurs traits, vous verrez qu'elles ont raison de vous louer.

Le juge St. Paul venait de terminer sa très heureuse et très applaudie allocution quand M. Antoine Fabacher s'avança vers l'Archevêque et lui fit don d'une croix pectorale superbe achetée par lui dans la ville éternelle et qu'il destinait à celui qui serait le prochain archevêque de la Nouvelle-Orléans.

Elle est longue de cinq pouces, en or massif et au centre une émeraude entourée de diamants. Elle a été bénite par le Pape et le curé de Lourdes; à la dernière bénédiction sont attachées des indulgences spéciales. M. Fabacher a également donné une chaîne fort belle.

L'Archevêque a répondu d'une façon très heureuse à tous les vœux qu'il venait d'entendre formulés pour son bonheur. Il a dit, entre autres choses, qu'il souhaitait ardemment que toutes les croix qu'il serait appelé à porter dans l'exercice de son ministère fussent aussi légères que celle qu'il venait de recevoir; et il a ajouté:

— Il est difficile, en une circonstance comme celle-ci, alors que mille émotions vous étreignent le cœur, de répondre aux superbes discours du Rév. Massardier et du juge St. Paul.

Les paroles de bienvenue que je viens d'entendre paraissent une invitation des prêtres et des laïques à me mettre à leur tête et à les diriger dans la vie.

Oh! mes amis, laissons-nous conduire par Dieu devant le trône blanc de quel nous aurons tous à comparaître un jour. Avec la grâce divine, je tâcherai de vous y conduire.

Tous les sentiments que vous avez exprimés me touchent au point que je ne puis vous en témoigner ma reconnaissance qu'en appelant sur vous les bénédictions du Ciel. Vous, père Massardier, et vous, mes frères en Dieu, vous m'indiquez le chemin qui aboutit aux félicités éternelles; tous nous nous efforçons de nous tenir sur ce chemin.

Et vous, Juge, je remercie de cette expression noble de la chevalerie du Sud, chevalerie de ce Sud que je connais et aime. C'est un bel héritage, mes amis, dont nous pouvons nous enorgueillir, cette chevalerie de Sud qui n'est pas une suite de peurs et n'est nulle part aussi éloquent que chez nous.

Que Dieu et sa Sainte Mère permettent que je sois à la hauteur des responsabilités qui me sont dévolues, et que les vœux que vous avez formulés à mon endroit se réalisent.

Oh! mes amis, nul homme ne mérite une pareille manifestation; mais elle ne s'adresse pas à l'homme.

C'est la cause qu'il représente et la puissance de l'Église catholique qui vous inspirent. Et maintenant je prie que tout sera pour le mieux dans l'ancien et glorieux siège de l'Archevêché de la Nouvelle-Orléans, dans ce vieil État de la Louisiane.

Que la bonne ville catholique de la Nouvelle-Orléans verse un lustre nouveau sur le diocèse, et que ce lustre soit le reflet de la couronne de l'Église en Amérique. Devenir le plus grand diocèse de l'Amérique; voilà qu'elle doit être son aspiration, et ce sera là sa gloire la plus grande. Ce n'est pas la seconde, mais bien la première place qu'il doit vouloir; et à cette fin, il nous faut tous travailler avec le secours de Dieu.

Les discours terminés, l'Archevêque a reçu les hommages personnels de tous ceux qui assistaient à la touchante cérémonie.

À trois heures et demie, la délégation regagna la gare du chemin de fer précédée de l'Archevêque, et le train s'ébranla. À cinq heures, une salve d'artillerie annonça son arrivée rue du Canal, et le cortège qui était formé de prêtres, de laïques, de militaires et de civils se mit en marche.

À ce moment, il pleuvait très légèrement, ce qui a fait ouvrir les parapluies et donné à la colonne un curieux aspect.

Nous avons donné dans notre dernier numéro la composition de ce cortège. Une voiture à livrée dans laquelle étaient l'Archevêque Blenk, l'évêque Roux et le RR. Laval et Scotti fermaient la marche.

Quand l'Archevêque est arrivé à la Cathédrale, le canon résonnait dans le voisinage. À ce moment, l'Église était pleine, et au son de l'orgue, entouré de prêtres, l'Archevêque est allé occuper dans le sanctuaire le trône qui lui avait été préparé; puis le Te Deum a été chanté.

Le Rév. Scotti a ensuite lu la bulle annonçant l'officialie nomination de Ngr Blenk à l'archiépiscopat, avec siège à la Nouvelle-Orléans.

L'évêque Roux a prononcé une courte allocution; l'Archevêque y a répondu et a donné aux fidèles sa première bénédiction apostolique.

Dans la soirée, l'Archevêque, dans sa demeure nouvelle, a donné un dîner intime à douze prêtres, ceux qui font partie de son conseil.

Hier soir, à sept heures et demie, le clergé a donné un superbe banquet à l'Archevêque à l'Hôtel Grunewald; un très grand nombre de prêtres de la ville et des campagnes y assistaient.

Des laïques ont été prononcés par le Rév. J. M. Laval, le Très Révérend Archevêque; le Rév. A. J. M. Dubourg, de Thibodaux, en français; Notre Saint Père Pie XI le Rév. J. B. Bogeris; La Clergé; le Rév. M. S. Ryan, C. M.; Notre Pays; le Rév. L. J. Kavanagh; Les Laïques.

La presse n'était pas invitée; il n'y avait que des prêtres. Ce soir, au théâtre de l'Opéra, grande réception à laquelle ont invité le public sans distinction de foi religieuse.

LE Makhzen et l'acte d'Algésiras

M. Malmouel est arrivé il y a quelques jours à Fez et a commencé à travailler à remplir le mandat qui lui avait été donné par la Conférence de fait signer par le sultan l'acte général d'Algésiras. Tout fait croire que sa mission durera quelque temps. Il n'y attendait d'ailleurs lorsqu'il est parti pour la confiance unanime de ses collègues. Le doyen du corps diplomatique à Tanger prévoyant, avec une patience souriante, qu'il doit être une arme excellente contre le fatalisme oriental, qui se refusait à passer une bonne partie de l'été dans l'isolement où vivent les Européens de Fez.

Les faits semblent justifier les prévisions qu'inspirait à M. Malmouel une vieille expérience des choses marocaines.

Le sultan ne refuse pas de signer l'acte général d'Algésiras, certes non; mais il veut prendre tout son temps et il s'assure des moyens de le faire. L'Assemblée des notables, qui servit d'abord à élire le sultan, a été convoquée, et elle a accepté les propositions de M. St. René Taillandier, est convoquée. Elle n'a aucune indépendance, puisque ses membres ont été désignés par le Makhzen, qui dispose, d'ailleurs, des moyens les plus efficaces pour faire cesser d'être notables tout notable des villes soumises qui serait commise l'imprudence de déplaire. L'histoire, toujours renouvelée, de personnages ruinés par la défiance administrative, ne peut

laisser aucun doute aux membres de ce corps consensuel. Mais, via à vie de l'Europe, il sert commodément de façade à la diplomatie des puissances.

constitutionnels on peut répondre par l'avantage d'une sorte de représentation nationale, bien qu'en réalité elle soit fabriquée et entièrement contrôlée par le pouvoir.

Ces notables, dont l'opinion sera dictée par le Makhzen, servent d'ailleurs pour ainsi dire d'otages makhzen au sultan en face de la population; si le sultan contrevient les décisions d'Algésiras, il pourra se convertir de l'avis de tel ou tel personnage respecté. Et c'est ainsi que M. Malmouel se trouve en présence d'un Conseil de notables, que l'on n'est bien gardé de cesser d'être près de deux mois que le Makhzen a entre les mains la rédaction de l'acte d'Algésiras, parce que c'est été gagné du temps dans le sens opposé à celui que le Makhzen a voulu.

Il est d'ailleurs difficile de croire que cette temporisation systématique puisse se terminer par un refus de signature. On espère, sans doute, user, dans les efforts pour obtenir la ratification des décisions d'Algésiras, une partie de l'énergie que l'Europe est capable d'accorder aux choses marocaines. Mais refuser de signer serait une résistance trop grossière, trop voyante, pour ainsi dire, et il est peu probable qu'on s'y oblige, alors qu'on peut si bien espérer se rattraper sur les détails. C'est après la signature, que l'on a la mission de M. Malmouel accomplie, que les difficultés les plus sérieuses commenceront, sans doute, réellement. Le Makhzen n'a aucun goût pour les décisions prises à Algésiras. Il a voulu la Conférence pour se débarrasser du projet de réformes présenté par la France, puis il s'est senti certain enthousiasme pour les parties financières de son programme dont il espérait tirer l'argent qui lui manquait aujourd'hui et croquer le Makhzen.

La politique française, en particulier, se trouvera tenue de vaincre cette obstruction. Avec l'Espagne, la France a déjà, de quelle phraseologie que l'on habille les choses, un mandat limité de police. La nécessité de son exécution vient encore d'être rappelée à l'opinion par l'assassinat de M. Charbonnier. Cette nécessité deviendra de plus en plus évidente à mesure que l'on s'éloignera de l'époque où le Maroc fut une occasion, un prétexte de crise internationale, pour arriver au moment où on le considérera en lui-même, dans le désir d'y assurer la vie et l'action des

étrangers. Et il faut espérer que le Makhzen, ne recevant plus d'encouragements extérieurs, en arrivera à comprendre qu'il doit accepter le programme d'Algésiras, qui est un minimum, s'il ne veut pas voir ceux qui sont le plus intéressés à sa bonne exécution lui en imposer sans délai ou autre, beaucoup moins limité et incomplet.

« La Lumière » rapporte, d'après le « Progr. Thinker », que dans l'Alabama oriental, entre Wedow et Rockdale, vit un garçon de dix ans, Howard Edwin, dont la singularité fautive de comprendre le langage et les désirs des animaux met en émoi les psychologues.

Bien portant et entièrement normal, ce garçon a de longues conversations avec les vaches, les chevaux, les chiens, les chats, les oiseaux, et même les volailles; et il rend compte à son père ou à d'autres des plaintes, maladies ou desirs de ces animaux.

Cette faculté est innée chez lui et il ne se rend pas compte de son mécanisme. Sauf pour son chien Trace, il ne montre pas, plus qu'un autre enfant de son âge, un engouement spécial pour les animaux. Les dévotion le craignent et l'admirent en même temps. D'ailleurs sa faculté est en décroissance et disparaît sans doute d'ici quelques années.

Ce garçon, dès son enfance, il se sentait la pensée de son père, de sa mère et de sa sœur Lizzie, avant même de pouvoir parler. La mère constata, dès le premier âge, qu'elle n'avait pas besoin de parler quand elle désirait quelque chose de lui. Lorsqu'elle voulait le coucher et que cela lui déplaisait, il se mettait à crier et se débattait pour protester, avant qu'elle eût parlé.

Voici quelques faits intéressants concernant ses colloques avec les animaux:

Un soir le père était couché fatigué du travail de la journée, quand Howard arriva et dit: — Papa, Jem (la mule), m'a dit que son genou lui fait mal, qu'elle se l'est foulé aujourd'hui en labourant.

— Je crois bien, dit le père, que la mule a menti, qu'elle est simplement paresseuse et ne veut pas travailler demain.

— Elle a dit qu'elle ne pourrait travailler demain, répliqua Howard, va jamber et si ça ne va pas le contact même du sol lui fait mal.

Le père ne voulait rien entendre et dit de travailler la mule le lendemain, mais avant midi son genou était tellement enflé qu'il lui fallut la ramener à l'écurie, pendant plusieurs semaines on ne put la faire travailler. Le père y comprenait rien, car il avait, dès le matin, examiné le genou et n'avait pas trouvé de trace de lésion ou d'enflure.

Un jour Howard dit à sa mère que Trace (le chien) avait eu un grand plaisir à tuer des brebis la nuit précédente, en compagnie d'un autre chien. La mère ne voulait pas y croire; mais on trouva les carcasses de deux brebis appartenant à un voisin. Elle dit alors à Howard: — Dis à Trace que s'il recommence, c'est lui qu'on tuera.

Peu après Howard revint dire que Trace avait promis de ne plus tuer de bœuf. Mais l'autre chien fut surpris un jour mangeant une brebis et fut battu.

Le père ne voulait rien entendre et dit de travailler la mule le lendemain, mais avant midi son genou était tellement enflé qu'il lui fallut la ramener à l'écurie, pendant plusieurs semaines on ne put la faire travailler. Le père y comprenait rien, car il avait, dès le matin, examiné le genou et n'avait pas trouvé de trace de lésion ou d'enflure.

Un jour Howard dit à sa mère que Trace (le chien) avait eu un grand plaisir à tuer des brebis la nuit précédente, en compagnie d'un autre chien. La mère ne voulait pas y croire; mais on trouva les carcasses de deux brebis appartenant à un voisin. Elle dit alors à Howard: — Dis à Trace que s'il recommence, c'est lui qu'on tuera.

Peu après Howard revint dire que Trace avait promis de ne plus tuer de bœuf. Mais l'autre chien fut surpris un jour mangeant une brebis et fut battu.

Quant à moi je le chéris davantage peut-être que jadis... mais c'est un amour que les hommes ne peuvent concevoir... Il est si haut, si profond qu'il

A l'âge de cinq ans, la faculté de Howard parut être à son maximum. Tous les planteurs se faisaient venir quand ils avaient des animaux malades. Il se plaçait alors à côté de l'animal, mettait sa main sur sa tête et disait exactement de quoi il souffrait. Un jour qu'un taureau était devenu féroce et ne laissait approcher personne, courant tout autour du pâturage comme frappé de folie, l'enfant s'approcha de lui tranquillement et revint ensuite serein.

Les nègres s'emparaient alors du taureau au moyen de lasso et l'on trouva un clou enfoué dans une fente d'un sabot de devant, en train de se rouiller, avec tout autour une plaque bruyante. Une autre fois, le petit Howard fut appelé auprès d'un cheval de prix dont les vétérinaires ne pouvaient découvrir le mal; dit que le cheval se plaignait du mal de dents; on fit l'extraction de la dent malade et le cheval se remit aussitôt.

Même les animaux sauvages s'approchaient sans crainte de l'enfant, semblant savoir qu'il les comprenait. Ces détails sont empruntés à un rapport du professeur Shaw, qui constate la disparition graduelle de la faculté du petit Howard.

Ena et Victoria.

À propos de l'Espagne, le public, en constatant que le jeune reine d'Espagne avait embrassé au prénom d'Ena, qu'elle portait comme princesse de Battenberg, celui de Victoria, a pensé qu'il y avait là œuvre protocolaire.

Or, il paraît que ce n'est pas cela du tout et que la diplomatie n'y est pour rien.

C'est aux frères de l'Alphonse souverain qu'est dû son changement de prénom.

Les jeunes princesses accueillent leur sœur à l'époque des fiançailles, en s'écriant: — Qu'importe!

Innocent III de mots, pour: « Queo Eas », reine Eas, en anglais.

La fiancée d'Alphonse XIII se fut impatientée et résolut de produire le prénom plus sévère de Victoria.

WEST END.

Le nouveau programme inauguré dimanche à West End est un des plus attrayants qui aient été offerts aux habitudes de la jeunesse, depuis le commencement de la saison.

Pero et Wilson sont des comédiens panaméricains de votre premier ordre et Mayo et Hunter n'ont pas de supérieurs dans l'art de jouer du banjo. Reckless Reklaw et le Rosarie, qui sont engagés pour une autre semaine, obtiennent leur succès habituel. L'orchestre Fischer se distingue et les scènes mouvantes du Kodrome sont extrêmement intéressantes.

TEMPERATURE

Do 2 juillet 1906.

Table with 2 columns: Fahrenheit, Centigrade. Rows for 7h, 9h, 5 P.M., 8 P.M.

Feuilleton

L'Abeille de la N. O.

SANG MAUDIT

PAR ELY MONTCLERC

DEUXIÈME PARTIE

L'ŒUVRE D'AMOUR

Vous serez libre alors de vous adresser à la banque de certaines personnes charitables qui supporteront de grand cœur ce qui

vous manquera... Mais... nous n'en sommes point encore là, mon enfant. — Je vis et tant que je vivrai, j'entends que j'aie recouru qu'il me soit. Combien vous faut-il? Marie-Thérèse balbutia en chahutant. — En silence, Adalbert écrivait sur une feuille de papier, puis il prit son carnet de chèques et demanda. — Êtes-vous pressée? En ce cas, vous pourriez envoyer Jeanne Brémont toucher ce chèque à la banque Alvarez, rue Le Pelletier. Avec une voiture, ce sera vite fait. — Shou, j'irai moi-même à la banque en vous quittant et vous enverrai l'argent demain. — Faites comme vous jugerez bon monsieur, vous n'en sommes pas à quelques heures près. — Et merci, merci de grand cœur au nom de toutes mes compagnes affligées. — J'aimerais qu'elles vous connaissent, ajouta pensivement la jeune femme. Aussi, elles reporteraient leurs bénédictions vers qui les mérite, elles sauraient tout ce que vous devez. — Duo geste, le pseudo-Martin l'interrompit. — Laissez, laissez, mon enfant, murmura-t-il en baissant la tête: Les choses sont parfaites ainsi. C'est vous qui donnez à ces malheureuses votre jeunesse, votre jeunesse, vos soins... C'est vous

quelles ont raison d'aimer, de vous bénir... Moi, je n'ai nul mérite. — Comment pouvez-vous parler ainsi? — Ne dépensez-vous pas votre fortune au service de ses affligées? — Qu'en ferais-je? — Je déteste le plaisir, je n'ai pas de besoins; mon cœur ou subsiste un doux souvenir souvenir préféré à tout la solitude... Quelle nécessité d'entasser ma fortune dans les caves de ma vieille maison, pour qu'après ma mort de vagues collatéraux, des étrangers avides se jettent dessus comme les chiens à la curée? — Croyez-vous, si tant est que je vaille quelque chose, que je ne sois pas suffisamment récompensé par cette certitude consolante de vous savoir contentes, vous, de soulager à l'aide d'un peu d'or tant de souffrances? — Je comprends que votre modestie s'efface. Et de sa douce voix Marie-Thérèse, assise sur le banc, se pencha vers lui. — Je respecte, tout en le regrettant, vos scrupules, car je demeure persuadée que vous trouvez, si vous consentez à vous faire connaître d'elles-mêmes, une grande douceur dans la reconnaissance de vos pensionnaires. — On ne me doit rien, je ne veux rien que la tranquillité et l'oubli! répliqua presque violemment le frère de la comtesse. — Mais, cessons de discuter sur

ce sujet occupons-nous de vous mon enfant, de votre petite fille. — Êtes-vous heureuse? — Une ombre passa sur le front de Mme Méryem. — Heureuse! répéta-t-elle, oui, je le suis si c'est être heureuse que de vivre en soi-même parmi des morts. — Je suis satisfaite de moi, j'ai l'existence que je voulais, et trouve beaucoup de joie à en donner aux autres... En cela oui, oui, je suis parfaitement, pleinement heureuse. — N'est-ce point suffisant? ajouta la jeune femme dans un soupir. — En quoi ce bas tout bonnet est relatif, bien soit le destin qui, après tant d'orages me conduisit au port. — Mes souvenirs, mes pensées, mes regrets, ce sont de pauvres fleurs desséchées réduites en cendres, et reposant entre les feuilles d'un misérable. — Parfois on ouvre le livre, un peu de poussière parfumée vous monte aux narines, une évocation fugitive vous rappelle le lieu au moment de son éclipse splendide... Alors d'une main pieuse on ferme ce livre et on laisse dormir le passé... Voilà monsieur quelle est ma vie... Je ne me plains pas, loin de là! Tant d'autres ont encore moins que moi! — Adalbert baissa la tête. — Oui, dit-il en soupirant à son tour, mais de quel déchirant souvenir. Oui, vous avez raison... il

ne faut pas, il ne faut jamais se plaindre... Qui sait quelle loi de mystérieuse réparation a tracé votre route? — Et puis, je prie, poursuivait la jeune femme, me rappelant ces paroles si belles: — « Dieu frappe, ma chère amie, il n'abandonne jamais; si il ne m'a point abandonnée, il me soutient, il me console. — Je vous envie... J'aimerais pouvoir prier, car prié c'est aimer! — Depuis quelque temps, reprenait Marie-Thérèse, désireuse de changer le cours de la conversation, je suis hantée d'une envie bizarre. — Je pense sans cesse à ma sœur, à ma chère Denise... Je pense à la pauvre infirme dont cet ange est la consolation et je voudrais les revoir. — Alvarez en un haut le corps. — Ai-je bien entendu? s'écria-t-il. — Oui, vous voulez le revoir? — Oui, mais sans que l'une ou l'autre se doute de ma présence. — De loin, je passerais devant leur demeure, l'essierais de distinguer leur silhouette... puis j'irais visiter la sépulture de mon oncle René... cela me serait salutaire, il me semble... — Ensuite, gardant en mon esprit l'image du pays que ceux que j'aime habitent, je pourrais, certaines heures, les évoquer mieux dans le cadre familial où se déroule leur existence...

Enfin, enfin, que vous dirai-je... c'est comme une force occulte qui m'appelle et m'attire la bas. — Il y a longtemps que vous ne m'avez donné de leur nouvelles à tous... — Parce qu'il y a longtemps que vous ne m'en avez pas demandé. — Je n'osais, je craignais d'abuser... — Je suis mon enfant, tout à votre service, faut-il encore vous le répéter? — Que voulez-vous savoir? Sans doute si... M. de Monestrange s'en va revenir? — Un frisson secoua la jeune femme; elle pâlit et courba son front lourd de chers souvenirs. — Vous avez donc, balbutia-t-elle, le pouvoir de lire en moi mieux que moi-même? — Cette pensée, je ne me l'expliquais pas... et en vous entendant, je songe que c'est cela. Oui, c'est cela que je désire. — Vous l'aimez toujours autant malgré l'absence... la séparation? — Lui vous a peut-être oublié? — Je sursautai non! répliqua-t-elle vivement. — Quelque chose en mon âme se serait brisé si Richard ne m'aimait plus. — Quant à moi je le chéris davantage peut-être que jadis... mais c'est un amour que les hommes ne peuvent concevoir... Il est si haut, si profond qu'il

lui fait l'éternité pour s'assourcir... — Moi, je vous comprends! murmura Alvarez. — J'irai demain au Baisson, madame, et vous écrirai aussitôt. — Non! revenez, revenez me dire de vive voix ce que vous savez appris... — Une lettre est forcément sèche comme un procès-verbal... et je vous en demanderais beaucoup de détails... — Ce sera comme si vous m'apportiez dans vos vêtements un peu de l'air que respirent mes amis bien-aimés... Le frère de la comtesse se leva. — Alors, je vous importunerai encore de ma présence dans quarante huit heures, dit-il avec un sourire forcé. — Quel vœux vous? Pourquoi le prononcez-vous, sachant qu'au contraire tout le monde ici vous aime... — Et puis n'est-elle pas à vous cette maison? — Pardonnez-moi, mon enfant, la solitude me rend injuste et maussade... — Oui, vous êtes bonne, infiniment bonne, vous me savez malheureux, et sur moi, quelque indigne que j'en sois, se pose votre pitié. — C'est mieux que de la pitié, monsieur, je vous jure. — C'est une reconnaissance attendrie, une estime profonde, une sympathie qui va sans cesse